



**Bernard Gallina**  
**Anatole France, Les dieux ont soif, et  
l'opposition au jacobinisme**

**Parole chiave:** France, Les dieux, Opposition au jacobinisme

**Keywords:** France, Les dieux, Opposition to the Jacobinism

**Contenuto in:** Per Roberto Gusmani 1. Linguaggi, culture, letterature 2. Linguistica storica e teorica. Studi in ricordo

**Curatori:** Giampaolo Borghello e Vincenzo Orioles

**Editore:** Forum

**Luogo di pubblicazione:** Udine

**Anno di pubblicazione:** 2012

**Collana:** Studi in onore

**ISBN:** 978-88-8420-727-2

**ISBN:** 978-88-8420-974-0 (versione digitale)

**Pagine:** 259-280

**DOI:** 10.4424/978-88-8420-727-2-17

**Per citare:** Bernard Gallina, «Anatole France, Les dieux ont soif, et l'opposition au jacobinisme», in Giampaolo Borghello e Vincenzo Orioles (a cura di), *Per Roberto Gusmani 1. Linguaggi, culture, letterature 2. Linguistica storica e teorica. Studi in ricordo*, Udine, Forum, 2012, pp. 259-280

**Url:** <http://forumeditrice.it/percorsi/lingua-e-letteratura/studi-in-onore/per-roberto-gusmani/anatole-france-les-dieux-ont-soif-et>

# ANATOLE FRANCE, *LES DIEUX ONT SOIF*, ET L'OPPOSITION AU JACOBINISME

*Bernard Gallina*

Dans cette recherche, nous essayons de mettre en relief la position d'Anatole France sur le jacobinisme qui apparaît dans *Les dieux ont soif*, son opposition à ce mouvement qui joua un si grand rôle sous la Révolution, et surtout à l'époque de la Convention où il domina la scène politique.

L'élaboration de ce roman se situe entre la fin de 1910 et le début de 1912; sa publication porte la date du 12 juin 1912<sup>1</sup>. A ce moment-là, Anatole France est un homme de soixante-huit ans, profondément déchiré dans sa chair et dans ses affections: il vient de perdre au début de 1910 son égérie, Mme de Caillavet, qui laisse un vide qu'il ne parvient pas à combler; après une série d'atermoiements, il finit par se brouiller avec sa fille Suzanne. Il connaît une série de déceptions en politique. En politique intérieure, l'enthousiasme qu'avait soulevé l'Affaire Dreyfus s'estompe<sup>2</sup>, la séparation des Eglises et de l'Etat aggrave les dissensions au sein des dreyfusards, Clémenceau réprime impitoyablement l'agitation sociale; en ce qui concerne la situation internationale, l'annexion de la Bosnie-Herzégovine par l'Autriche en 1909, l'affaire d'Agadir en 1911, les tensions entre la France et l'Allemagne dénotent la montée des périls de guerre en Europe. On peut se demander quelles sont les réactions de ce rationaliste, de ce matérialiste, de ce disciple des Lumières qu'est Anatole France face à ces lendemains qui s'obscurcissent, face à une situation par maints aspects nouvelle. Epreuve-t-

<sup>1</sup> Nous adoptons l'édition suivante: *Les dieux ont soif*, dans A. FRANCE, *Oeuvres IV*, édition établie, présentée et annotée par M.-C. BANCQUART, Paris, Gallimard, 1994, NRF La Pléiade, pp. 432-624. Le texte du roman est suivi d'un appendice (pp. 625-642), d'une notice, de notes et variantes, pp. 1344-1457.

<sup>2</sup> Pierre Citti évoque la crise de maints intellectuels à cette époque-là: «Et France devait connaître lui aussi la dépression dreyfusienne. L'amertume de la déception politique et sociale, intellectuelle et morale, qui vont si durement marquer la jeune génération, celle de Péguy et celle d'Halévy, furent aussi sensibles chez les aînés. En 1908, son article sur le transfert des cendres de Zola au Panthéon est singulièrement désenchanté: "fatigue", "indifférence", "lassitude", voilà selon lui ce qu'inspire l'Affaire dix ans après, même aux intellectuels», dans A. FRANCE, *Les dieux ont soif*, Le livre de Poche, collection 'Le livre de poche classique', 1989, préface, pp. 5-25, p. 7.

il la tentation de se retourner vers le passé? Ou bien continue-t-il à s'interroger sur certaines fièvres récurrentes dans l'histoire de l'humanité? Se penchant sur la situation de l'écrivain durant cette période, Marie-Claire Bancquart y décèle la présence d'un thème dominant:

Si nous essayons de réunir dans une vision plus générale les travaux de l'écrivain en 1910-1911, et de les relier à ses interventions publiques, nous constatons qu'il est habité par une obsession: comment expliquer que toute domination, que ce soit celle d'un Dieu, d'un homme ou d'une idée, passe à côté de ce qui fait la trame de la vie humaine, et se transforme en oppression? Quel sort mauvais voue l'humanité à ajouter aux maux attachés à notre existence, maladies, morts, séparations, ce mal supplémentaire des interdits arbitraires, des guerres et des massacres? Peut-on conjurer cette funeste vocation qui semble attachée à notre espèce, et sinon, quelle attitude de sagesse et de consolation peut-on adopter?<sup>3</sup>.

Focalisant son objectif sur *Les dieux ont soif*, elle avance que:

Le roman d'Anatole France, paru en 1912, aborde un problème commun à toute histoire, et qui tient à la nature humaine: l'exercice du pouvoir ne risque-t-il pas toujours de conduire à l'abus du pouvoir et à la violence?<sup>4</sup>.

À ses yeux, le roman francien évoque les effets néfastes, et en premier lieu la violence, que provoque un pouvoir incontrôlé, ici celui des jacobins. La réflexion sur l'exercice du pouvoir et ses avatars, sur la Révolution et ses conséquences, sur l'histoire de l'humanité avant et après 1789 constitue une constante dans la pensée d'Anatole France; elle irrigue souvent son flux créatif. A la fin du Second Empire, par réaction à Napoléon III, il écrit un poème *La mort d'un juste*, où il tisse l'éloge de Billaud-Varenne qui par fidélité à son idéal de liberté refusa la grâce que lui accordait le Premier Consul<sup>5</sup>. En 1871, il attaque le gouvernement de la Commune, où nous savons que les néo-jacobins de Delescluze jouent un rôle de premier plan, et emploie à leur encontre le qualificatif de 'Comité des assassins'. En 1883, il prend violemment parti contre ceux qui glorifient la Révolution, et en particulier les jacobins. Et il attaque ceux qui établissent une dichotomie entre l'Ancien Régime, et ses 'douze siècles de barbarie', et la phase nouvelle qui commence à poindre en 1789<sup>6</sup>. En 1884, il publie dans «Le Journal des Débats» une oeuvre qu'il considère lui-même comme réactionnaire, *Les Au-*

<sup>3</sup> BANCQUART, *Les dieux ont soif* cit., introduction, p. xxx.

<sup>4</sup> A. FRANCE, préface dans *Les dieux ont soif*, édition présentée, établie et annotée par M.-C. BANCQUART, Paris, Gallimard, 1989, Folio, collection 'Folio classique', pp. 7-37, p. 7.

<sup>5</sup> «Almanach de la Révolution», s.d.

<sup>6</sup> «L'univers illustré», 12 mai 1883.

*tels de la peur*, dont il emprunte le titre à André Chénier, une victime de la violence jacobine. En 1899, dans *Clio*, il brosse la figure d'un jeune homme sensible qui, nommé membre du Tribunal de l'Inquisition, devient sanguinaire et impitoyable. Cette nouvelle se transforme ensuite en un roman qui en septembre 1911 prend le titre d'*En l'an II, Évariste Gamelin* puis son titre définitif, *Les Dieux ont soif*, dont il emprunte cette fois-ci le titre à Camille Desmoulins, une autre victime de la Terreur. Marie-Claire Bancquart nous apprend que dans le numéro sept de sa revue «Le Vieux Cordelier», dont il corrige les épreuves au moment de son arrestation, Camille Desmoulins assaillit les hébertistes et fait dire à Pitt une affirmation qui stigmatise l'idolâtrie de la liberté et la persécution des opposants dont sont responsables certains leaders révolutionnaires:

Seriez-vous maintenant jaloux de la liberté des Français; aimeriez-vous cette déesse altérée de sang, dont le grand-prêtre Hébert, Momoro et leurs pareils, osent demander que le temple se construise, comme celui du Mexique, des ossements de trois millions de citoyens, et disent sans cesse aux Jacobins, à la Commune, aux Cordeliers: "Les Dieux ont soif"<sup>7</sup>.

Et plus loin, elle ajoute en résumant la genèse du texte francien:

Au départ du roman, un personnage d'inquisiteur; à la fin, ce titre évoquant une religion sanguinaire, pris dans le dernier article d'un homme qui allait être guillotiné. L'assimilation de la Terreur à un phénomène d'ordre religieux ne saurait être plus nette<sup>8</sup>.

Ce texte juxtapose la peinture de la Révolution approximativement entre la création du Comité de Salut Public le 6 avril 1793 et la chute de Robespierre le 9 thermidor an II (27 juillet 1794), ainsi qu'une série de réflexions sur cette période. Le héros principal est un jeune peintre, élève de David, nommé Évariste Gamelin, qui devient membre du Tribunal révolutionnaire et qui se voue corps et âme à la cause jacobine jusqu'à partager le sort tragique de ses chefs au moment de la réaction thermidorienne; qui, en même temps, commence à nourrir une violente passion pour une jeune fille nommée Élodie. La double initiation, politique et passionnelle, assure l'unité de l'intrigue<sup>9</sup>. Autour d'eux gravitent la mère et la sœur d'Évariste; le père d'Élodie, le citoyen Blaise; un financier de l'Ancien Régime réduit à la misère, Brotteaux des Îlettes; une mondaine, Mme de Roche-maure; une demi-mondaine, Rose Thévenin; une prostituée, Athénaïs; un artiste

<sup>7</sup> FRANCE, préface dans *Les dieux ont soif* cit., p. 20.

<sup>8</sup> *Ibidem*.

<sup>9</sup> Cf. L. BOLZAN, *L'alchimia del terrore. La Rivoluzione francese e il romanzo*, Naples, Liguori, 1989, p. 81.

qui court les jupons, Desmahis; un barnabite non assermenté, le père de Longue-mare; à l'arrière plan, les leaders de la Convention. Et l'inventaire des personnages est incomplet. Au cours de cette période, s'instaure le Comité de salut public et se déchaîne la Terreur en faisant couler des flots de sang dans tout le pays, tandis que la Vendée se soulève et que la France est envahie par les troupes étrangères. Marie-Claire Bancquart affirme en substance que le roman d'Anatole France est traversé par un discours sur la Révolution, que tiennent en premier lieu certains personnages:

Sans doute Gamelin présente-t-il dès lors les caractères du fanatique; il a toujours adhéré aux principes extrêmes de la Révolution, principes devenus de plus en plus radicaux et s'incarnant en des personnalités différentes<sup>10</sup>.

À travers le langage des personnages, les commentaires sur les personnages ou sur la situation historique se dégagent une série de réflexions sur la Révolution, et en particulier sur le jacobinisme. Cette idéologie connaît une évolution entre le début de la Révolution, où elle est caractérisée par le modérantisme, où elle n'exclut pas l'hypothèse de la monarchie constitutionnelle, et le début de 1791, où elle commence à devenir de plus en plus intransigeante et où elle proclame la démocratie. François Furet parle de l'élasticité sémantique du terme jacobinisme<sup>11</sup>. Il nous semble cependant possible de dégager certains éléments au sein de cette idéologie: 1. l'apologie de la liberté; 2. l'égalité des citoyens devant et par la loi; 3. l'unité politique et administrative du pays; 4. la souveraineté nationale; 5. la transformation de la société sur des bases républicaines; 6. l'espoir dans un progrès politique, économique, social accessible à la plupart, voire à tous. Nous allons maintenant essayer de définir la position d'Anatole France sur le jacobinisme, telle qu'elle émerge des *Dieux ont soif*.

### 1. Apologie de la liberté et dictature de l'autorité

Évariste Gamelin ébauche un parallèle entre la partie de son œuvre remontant à l'époque pré-révolutionnaire où il peignait des scènes agrestes et celle qui est postérieure à 1789 où il se consacre à l'allégorie politique, et il constate un profonde remise en question de sa conception de la peinture:

<sup>10</sup> Bancquart, *Les dieux ont soif* cit., p. 25.

<sup>11</sup> Cf. F. FURET, M. OZOUF, *Dictionnaire critique de la Révolution française*, Paris, Champs Flammarion, 1988, collection 'Idées', p. 243.

Aujourd'hui, bien qu'il n'eût pas encore la trentaine, ces sujets lui semblaient dater d'un temps immémorial. Il y reconnaissait la dépravation monarchique et l'effet honteux de la corruption des cours. Il s'accusait d'avoir donné dans ce genre méprisable et montré un génie avili par l'esclavage. Maintenant, citoyen d'un peuple libre, il charbonnait d'un trait vigoureux des Libertés, des Droits de l'homme, des Constitutions françaises, des Vertus républicaines, des Hercules populaires terrassant l'hydre de la Tyrannie, et mettait dans ces compositions toute l'ardeur de son patriotisme<sup>12</sup>.

Il établit une nette distinction entre l'Ancien Régime et la Révolution, est convaincu qu'il existe un saut entre l'époque des tyrans, de la tyrannie et de la servitude<sup>13</sup>, et l'époque qui commence en 1789, et il met son talent au service de l'idéologie nouvelle, qui s'incarne dans la devise républicaine inscrite sur la façade de la section du Pont-Neuf où il est inscrit: '*Liberté, Égalité, Fraternité ou la Mort*'<sup>14</sup>. Son apologie de la liberté s'accompagne de celle de la Convention et de ses leaders, dont il partage pleinement les positions. Répondant à sa mère qui déplore les souffrances de ce qu'elle nomme 'le pauvre monde'<sup>15</sup>, il affirme:

Espérons en Robespierre; il est vertueux. Espérons surtout en Marat. Celui-là aime le peuple, discerne ses véritables intérêts et le sert. Il fut toujours le premier à déjouer les complots. Il est incorruptible et sans peur. Lui seul est capable de sauver la République en péril<sup>16</sup>.

Il renonce à son moi individuel au profit du moi collectif, ne se reconnaît plus que dans ce qu'il partage avec celui-ci. On relève ici la présence du principe rousseauiste selon lequel la liberté du citoyen se traduit par le libre choix de sa propre aliénation dans le moi commun<sup>17</sup>, entité dont les interprètes et les hérauts sont les leaders révolutionnaires, et en premier lieu Marat qu'Évariste Gamelin érige en messie. Après la mort de l'Ami du peuple, le culte de ce personnage s'adresse à Robespierre qu'il considère comme un prophète:

Évariste entendit et comprit. [...] Les choses sont par elles-mêmes mélangées et pleines de confusion; la complexité des faits est telle qu'on s'y perd. Robespierre les lui simplifiait, lui présentait le bien et le mal en des formules simples et claires. Fédéralisme, indivisibilité. Dans l'unité et l'indivisibilité était le salut; dans le fédéralisme, la damnation.

<sup>12</sup> *Les dieux ont soif*, dans FRANCE, *Oeuvres* IV cit., p. 440.

<sup>13</sup> Cf. *ivi*, p. 438, 450, 453. Il faut ajouter qu'enveloppant sa fiancée et son credo politique dans un même élan il la considère comme une 'chère victime de la corruption monarchique', après avoir appris de sa bouche qu'elle a été abandonnée par un soi-disant émigré (p. 499).

<sup>14</sup> *Ivi*, p. 433.

<sup>15</sup> Cf. *ivi*, pp. 443-444.

<sup>16</sup> *Ivi*, p. 444.

<sup>17</sup> Cf. C. POLIN, *Retour à Proudhon?*, «Catholica», été 2010, pp. 9-27, p. 17.

Gamelin goûtait la joie profonde d'un croyant qui sait le mot qui sauve et le mot qui perd. Désormais le Tribunal révolutionnaire, comme autrefois les tribunaux ecclésiastiques, connaîtrait du crime absolu, du crime verbal<sup>18</sup>.

À ses yeux, la pensée de Robespierre est infaillible, constitue un dogme, et quiconque ne la partage pas, voire s'y oppose est condamnable. Ce qui met fin à la liberté de pensée et dénote la similitude entre la pensée anti-jacobine et l'hérésie, le Tribunal révolutionnaire et l'Inquisition. Ce qui suscite la réaction des Brotteaux des Îlettes qui affirme en maniant l'ironie que les jacobins veulent 'envertueuser' et 'endéficoquer' les gens, et qu'ils ne sont que

d'enragés barbouilleurs de lois, qui s'appliquent à nous guillotiner pour nous rendre vertueux et sages et nous faire adorer l'Être suprême, qui les a faits à son image<sup>19</sup>.

Les attaques contre Robespierre prennent parfois le ton de l'invective:

L'Incorruptible était déjà loin. Deux hommes en chapeau rond et culotte de Nankin, dont l'un, d'aspect farouche, long et maigre, avait un dragon sur l'œil et ressemblait à Tallien, le croisèrent au tournant d'une allée, lui jetèrent un regard oblique et, feignant de ne pas le reconnaître, passèrent. Quand ils furent à une assez grande distance pour n'être pas entendus, ils murmurèrent à voix basse:

«Le voilà donc, le roi, le pape, le dieu. Car il est Dieu. Et Catherine Théot est sa prophétesse.

– Dictateur, traître, tyran! Il est encore des Brutus!

– Tremble, scélérat! la roche Tarpéienne est près du Capitole»<sup>20</sup>.

Ces adversaires de Robespierre et des jacobins dénoncent la confiscation de la Révolution par le groupe au pouvoir: l'apologie de la liberté s'est transformée en son abolition, instaurant ainsi une nouvelle dictature de la tyrannie, de l'autoritarisme.

## 2. Proclamation de l'égalité et rémanence de l'iniquité

Claude Polin met en relief l'étroite relation entre l'idéal de liberté démocratique, où chacun est maître de lui-même, affranchi de tout supérieur, et l'idéal d'égalité entre les citoyens; et il ajoute:

<sup>18</sup> *Les dieux ont soif*, dans FRANCE, *Oeuvres IV* cit., p. 538.

<sup>19</sup> *Ivi*, p. 512.

<sup>20</sup> *Ivi*, p. 609.

À force de poursuivre l'égalité, la démocratie tend comme à son stade suprême à la constitution de sociétés faites d'atomes homogènes indifférenciés et quasiment indiscernables. C'est du moins l'idéal d'égalité qu'a poursuivi la Révolution française, quand elle s'est faite jacobine, celui que Robespierre a exhorté les Français à suivre: "Les Français sont le premier peuple du monde qui ait établi la véritable démocratie en appelant tous les hommes à l'égalité. Puisque l'âme de la république est l'égalité il faut donc rapporter toutes les opérations de l'assemblée au maintien de l'égalité. Tout ce qui tend à diriger les passions du cœur humain vers l'intérêt public doit être adopté par vous, tout ce qui tend à les concentrer dans l'abjection du moi personnel doit être réprimé par vous" (discours du 5 février 1794). Et Marat d'appeler à l'égalité qui à elle seule est selon lui la mère de toute liberté: il suffit d'éliminer tous ceux qui pourraient être différents pour que tous soient libres<sup>21</sup>.

Obéissant au pouvoir politique, aux directives de Marat et de Robespierre, le pouvoir juridique applique pleinement ce programme. Nommé juge d'une section du Tribunal révolutionnaire, Évariste Gamelin met sur un plan d'égalité les aristocrates et les gens du peuple, n'hésitant pas à envoyer à l'échafaud la veuve Meyrion, une porteuse de pain, accusée d'avoir tenu des propos contre-révolutionnaires et d'avoir trempé dans une conspiration visant à faire évader la femme Capet, Marie-Antoinette:

Le Tribunal révolutionnaire faisait triompher l'égalité en se montrant aussi sévère pour les portefaix et les servantes que pour les aristocrates et les financiers. Gamelin ne concevait point qu'il en pût être autrement sous un régime populaire. Il eût jugé méprisant, insolent pour le peuple, de l'exclure du supplice. C'eût été le considérer, pour ainsi dire, comme indigne du châtement. Réservée aux seuls aristocrates, la guillotine eût paru une sorte de privilège unique. Gamelin commençait à se faire du châtement une idée religieuse et mystique, à lui prêter une vertu, des mérites propres. Il pensait qu'on doit la peine au criminel et que c'est de leur faire tort que de les en frustrer. Il déclara la femme Meyrion coupable et digne du châtement suprême, regrettant que les fanatiques qui l'avaient perdue, plus coupables qu'elle, ne fussent là pour partager son sort<sup>22</sup>.

Sous la volonté de rendre la justice, de juger en s'appuyant sur la raison, percent parfois des motifs obscurs, voire irrationnels. Évariste Gamelin, à l'instar de ses collègues, enfreint la directive de Robespierre et de Marat sur l'égalité en établissant une distinction entre hommes et femmes aux dépens de ces dernières:

Comme la plupart de ses collègues du Tribunal, il croyait les femmes plus dangereuses que les hommes. Il haïssait les ci-devant princesses, celles qu'il se figurait, dans ses songes pleins d'horreur, mâchant, avec Élisabeth et l'Autrichienne, des balles pour assas-

<sup>21</sup> POLIN, *Retour à Proudhon?* cit., p. 12.

<sup>22</sup> *Les dieux ont soif*, dans FRANCE, *Oeuvres* IV cit., p. 536.



siner les patriotes; il haïssait même toutes ces belles amies des financiers, des philosophes et des hommes de lettres, coupables d'avoir joui des plaisirs des sens et de l'esprit et vécu dans un temps où il était doux de vivre<sup>23</sup>.

Devant émettre un jugement sur un général que la Convention livra au Tribunal, Évariste Gamelin se laisse transporter par son imagination au moment de prendre sa décision, d'opter pour la condamnation:

On disputait sans fin. Et Gamelin, durant ces débats, voyait sur les âpres routes du Nord les caissons embourbés et renversés dans les ornières, et, par tous les chemins, défiler en désordre les colonnes vaincues, tandis que la cavalerie ennemie débouchait de toutes parts par les défilés abandonnés. Et il entendait cette armée trahie monter une immense clameur qui accusait le général. À la clôture des débats, l'ombre emplissait la salle et la figure indistincte de Marat apparaissait comme un fantôme sur la tête du président. Le jury appelé à se prononcer était partagé. Gamelin, d'une voix sourde, qui s'étranglait dans sa gorge, mais d'un ton résolu, déclara l'accusé coupable de trahison envers la République<sup>24</sup>.

Qui pis est, il donne libre cours à son amour-propre en envoyant un innocent, un émigré nommé Maubel, à la guillotine croyant que c'est le séducteur de sa fiancée, donnant ainsi 'à sa jalousie gratuitement une couleur jacobine'<sup>25</sup>, croyant venger sur lui en même temps 'la République et son amour'<sup>26</sup>; et le compagnon de sa sœur, de Chassagne, qu'il considère comme un corrupteur et un ennemi de la Révolution, ne lui pardonnant pas d'avoir un jour choisi la voie de l'émigration avant d'être contraint de retourner à Paris. En adoptant un langage pascalien, on constate la présence de ce qu'il nomme les puissances trompeuses: l'imagination, l'amour-propre, et l'habitude<sup>27</sup>. Le président d'une section du Tribunal à qui rend visite Évariste Gamelin en qualité de nouveau juré, Herman, continue à respecter la tradition juridique issue de l'Ancien Régime en ce qui concerne la peine capitale et plus en général les intérêts de l'état:

Il se réjouissait de voir la peine de mort, autrefois prodiguée et servant naguère encore à la répression des moindres délits, devenue plus rare, et réservée aux grands crimes. Pour sa part, comme Robespierre, il l'eût volontiers abolie, en tout ce qui ne touchait pas à la sûreté publique. Mais il l'eût cru trahir l'État en ne punissant pas de mort les crimes com-

<sup>23</sup> *Ivi*, p. 541.

<sup>24</sup> *Ivi*, p. 535.

<sup>25</sup> *Ivi*, p. 469.

<sup>26</sup> *Ivi*, p. 471.

<sup>27</sup> Cf. PASCAL, *Misère de l'homme sans Dieu*, dans *Pensées*, édition de C.-M. DES GRANGES, Paris, Garnier, 1964, pp. 85-121.

mis contre la souveraineté nationale. Tous ses collègues pensaient ainsi: la vieille idée monarchique de la raison d'État inspirait le Tribunal révolutionnaire. Huit siècles de pouvoir absolu avaient formé les magistrats, et c'est sur les principes du droit divin qu'il jugeait les ennemis de la liberté<sup>28</sup>.

Le nouveau juré constate également que les tribunaux révolutionnaires sont composés de magistrats formés à l'époque pré-révolutionnaire:

Gamelin ne peut se défendre de remarquer avec quelque déplaisir combien ces magistrats de l'ordre nouveau ressemblaient d'esprit et de façon aux magistrats de l'Ancien Régime. Herman avait exercé les fonctions d'avocat général au conseil d'Artois; Fouquier était un ancien procureur du Châtelet. Ils avaient gardé leur caractère<sup>29</sup>.

Une fois encore le projet de faire régner l'égalité bute contre les intérêts politiques de l'État, la justice est sacrifiée à la nécessité de sauver la patrie en danger. Adoptant à son tour une habitude du gouvernement de sa Majesté britannique qui, comme le dit Brotteaux, 'condamne à mort un général vaincu pour donner du cœur aux autres' (p. 499), Évariste Gamelin n'hésite pas à infliger la peine capitale à un général parce qu'il a été vaincu, faisant fi de toute éthique:

Évariste le sentait ardemment: ce qu'il fallait frapper en ce misérable, c'étaient les deux monstres affreux qui déchiraient la Patrie: la révolte et la défaite. Il s'agissait bien, vraiment, de savoir si ce militaire était innocent ou coupable! Quand la Vendée reprenait courage, quand Toulon se livrait à l'ennemi, quand l'armée du Rhin reculait devant les vainqueurs de Mayence, quand l'armée du Nord, retirée du camp de César, pouvait être enlevée en un coup de main par les Impériaux, les Anglais, les Hollandais, maîtres de Valenciennes, ce qu'il importait, c'était d'instruire les généraux à vaincre ou à mourir<sup>30</sup>.

Brotteaux des Îlettes semble lui répondre à distance lorsqu'il affirme:

La guerre n'est point un art, et le hasard seul décide du sort des batailles<sup>31</sup>.

Le point de crise le plus profond de ce mépris de l'équité, de la dignité humaine est atteint à la veille de Thermidor, où toute revendication de justice est balayée par la loi de prairial:

<sup>28</sup> *Les dieux ont soif*, dans FRANCE, *Oeuvres* IV cit., p. 498.

<sup>29</sup> *Ivi*, p. 499.

<sup>30</sup> *Ivi*, p. 500. Note sur Lally-Tolendal, cité par Mme Gamelin, p. 445.

<sup>31</sup> *Ivi*, p. 583.

La Convention promulgue la loi de prairial qui supprime, avec une sorte de bonhomie terrible, toutes les formes traditionnelles de la loi, tout ce qui a été conçu depuis le temps des Romains équitables pour la sauvegarde de l'innocence soupçonnée<sup>32</sup>.

Malgré tous ses efforts, Robespierre constate le 8 thermidor la persistance de l'injustice, la rémanence de l'iniquité:

Robespierre va donc arracher des bancs qu'ils déshonorent ces législateurs plus coupables que les fédéralistes, plus dangereux que Danton... Non! pas encore. "Je ne puis, dit-il, me résoudre à déchirer entièrement le voile qui recouvre ce profond mystère d'iniquité"<sup>33</sup>.

### 3. Unité centralisatrice et aspirations fédéralistes

Nous venons de relever l'opposition des jacobins aux fédéralistes, à ceux qui sont partisans d'une plus grande autonomie de la périphérie par rapport à la capitale. À partir de ses sections dans la capitale, le jacobinisme vise à obtenir le monopole des compétences constitutionnelles, de la juridiction, de la législation, de l'administration<sup>34</sup>, à annihiler les revendications provenant de la périphérie. Vu que, selon son optique, ses leaders personnifient l'unité de la nation, expriment la volonté populaire, la volonté de citoyens libres parce qu'ils sont égaux, toute différence, toute distinction est considérée comme une déviation par rapport à sa doctrine. Or, comme le dit Claude Polin en parlant du peuple,

Dès l'instant qu'il n'est plus fait que d'hommes se croyant libres parce qu'égaux, il incarne l'unité dévoreuse de diversité, l'autorité destructrice de la liberté<sup>35</sup>.

Évariste Gamelin obéit à la ligne politique de ses leaders en signant une pétition qui invite

la Convention à rejeter de son sein les vingt-deux membres indignes<sup>36</sup>,

c'est-à-dire les girondins. Et plus loin, il explique les raisons de cet acte:

<sup>32</sup> *Ivi*, p. 592.

<sup>33</sup> *Ivi*, p. 609.

<sup>34</sup> Cf. *Le nouveau petit Robert*, 1994, p. 902.

<sup>35</sup> POLIN, *Retour à Proudhon?* cit., p. 13.

<sup>36</sup> *Les dieux ont soif*, dans FRANCE, *Oeuvres IV* cit., p. 434.

Je suis prêt à signer de mon nom, dit Gamelin, la proscription des traîtres fédéralistes. Ils ont voulu la mort de Marat: qu'ils périssent!<sup>37</sup>.

Il fait grief aux girondins de s'opposer à la politique de son leader, et simultanément de soutenir la cause du fédéralisme, associant dans une même hostilité la Gironde et la défense des autonomies locales. Pour lui, le salut de la Révolution est intrinsèquement lié à celui de la capitale; et il ne cesse de penser, de songer à leur destinée commune:

Un cercle de fer, de flammes et de haine entourait la grande cité révolutionnaire. Et cependant elle recevait avec magnificence, comme la souveraine d'un vaste empire, les députés des assemblées primaires qui avaient accepté la Constitution. Le fédéralisme était vaincu: la République, une, indivisible, vaincrait tous ses ennemis<sup>38</sup>.

Après la mort de l'Ami du peuple, il adopte la position de son nouveau leader, Robespierre. Alors que jusqu'à ce moment-là il n'avait accusé les Girondins que de vouloir la restauration de la monarchie, la victoire de la famille d'Orléans ou bien encore de méditer la chute de la capitale qui avait délivré la France avant de le faire pour l'univers<sup>39</sup>, il adopte la position du leader jacobin, croit lui aussi que cette hostilité repose sur un enjeu profond: l'opposition entre l'unité centralisatrice et le particularisme de la province, opposition politique qui est baignée d'une aura religieuse:

Les choses sont par elles-mêmes mélangées et pleines de confusion; la complexité des faits est telle qu'on s'y perd. Robespierre les lui simplifiait, lui présentait le bien et le mal en des formules simples et claires. Fédéralisme, indivisibilité: dans l'unité et l'indivisibilité était le salut; dans le fédéralisme, la damnation<sup>40</sup>.

À la veille de la chute de Robespierre, il se rappelle la victoire de la Convention sur l'opposition fédéraliste; et il ne peut s'empêcher d'éprouver une joie intense, un enthousiasme ardent alors qu'il est plongé dans une rêverie profonde:

L'année passée, à pareille époque, la République était déchirée par les factions; l'hydre du fédéralisme menaçait de la dévorer. Maintenant l'unité jacobine étend sur l'empire sa force et sa sagesse...<sup>41</sup>.

<sup>37</sup> *Ibidem*.

<sup>38</sup> *Ivi*, p. 492.

<sup>39</sup> Cf. *ivi*, p. 538.

<sup>40</sup> *Ibidem*.

<sup>41</sup> *Ivi*, p. 604.

L'exagération dans l'exaltation de l'unité jacobine et de ses réalisations révèle la présence de l'écriture oblique, pour reprendre les termes de Philippe Hamon, de l'ironie<sup>42</sup>. Celle-ci remet en discussion le sens apparent que véhicule le texte, et invite le lecteur à saisir le sens implicite qui est une dénonciation du despotisme centralisateur qu'imposent les jacobins. Position qui va de pair avec une certaine sympathie pour un avocat fédéraliste de Bordeaux, Dubosc<sup>43</sup>; pour les girondins, considérés comme 'la jeunesse éclatante de la Révolution', 'son charme', 'sa gloire'<sup>44</sup>. Mais, plus que sur le problème du fédéralisme, Anatole France met une fois encore l'accent sur une nouvelle modulation de la dictature jacobine.

#### 4. Souveraineté nationale et militarisme

Nous avons vu plus haut que le président Herman accorde une telle importance à la souveraineté nationale; qu'il réserve la punition suprême, la peine capitale, à tout crime commis contre elle<sup>45</sup>; qu'Évariste Gamelin n'hésite pas à condamner à mort un général vaincu lorsque la patrie est en danger<sup>46</sup>. Or la patrie, la terre où sont nés les jacobins, à laquelle ils se sentent profondément liés, traverse un moment extrêmement difficile à l'intérieur et à l'extérieur:

La situation était effroyable. La plus belle armée de la République investie dans Mayence; Valenciennes assiégée; Fontenay pris par les Vendéens; Lyon révolté; les Cévennes insurgées; la frontière ouverte aux Espagnols; les deux tiers des départements envahis ou soulevés; Paris sous les canons autrichiens, sans argent, sans pain<sup>47</sup>.

Profondément conscients des dangers qu'elle court, ils sont prêts à donner leur vie pour elle, comme le secrétaire du comité militaire de la section à laquelle appartient Évariste Gamelin ou bien comme Évariste Gamelin lui-même:

Travaillant douze ou quatorze heures par jour, devant sa table de bois blanc, à la défense de la patrie en péril, cet humble secrétaire d'un comité de section ne voyait point de disproportion entre l'énormité de sa tâche et la petitesse de ses moyens, tant il se sentait uni dans un commun effort à tous les patriotes, tant il faisait corps avec la nation, tant sa vie

<sup>42</sup> Cf. P. HAMON, *L'ironie littéraire. Essai sur les formes de l'écriture oblique*, Paris, Hachette, 1996, p. 9.

<sup>43</sup> *Les dieux ont soif*, dans FRANCE, *Oeuvres IV* cit., pp. 581-582.

<sup>44</sup> *Ivi*, p. 556.

<sup>45</sup> Cf. citation 28, p. 498.

<sup>46</sup> Cf. citation 30, p. 500.

<sup>47</sup> *Ivi*, p. 435.

se confondait avec la vie d'un grand peuple. Il était de ceux qui, enthousiastes et patients, après chaque défaite, préparaient le triomphe impossible et certain. Aussi leur fallait-il vaincre. Ces hommes de rien, qui avaient détruit la royauté, renversé le vieux monde, ce Trubert, petit ingénieur opticien, cet Évariste Gamelin, peintre obscur, n'attendaient pas de merci de leurs ennemis. Il n'avaient le choix qu'entre la victoire et la mort<sup>48</sup>.

Au moment où il s'apprête à siéger pour la seconde fois au Tribunal, ce dernier évoque la situation militaire avec ses collègues, et associe dans son esprit la défense de la patrie et sa fonction de juré chargé de juger un général vaincu:

C'était autant pour ces magistrats des faits domestiques que des événements intéressant le monde entier. Sûrs de périr si la patrie périssait, ils faisaient du salut public leur affaire propre. Et l'intérêt de la nation, confondu avec le leur, dictait leurs sentiments, leurs passions, leur conduite<sup>49</sup>.

On relève chez eux la solidarité face à l'ennemi, le sentiment d'appartenir à une nation, à un:

ensemble d'êtres humains vivant dans un même territoire, ayant une communauté d'origine, d'histoire, de culture, de traditions, et constituant une unité politique<sup>50</sup>.

À une même famille. Et l'on sait que lors de la déclaration de guerre à l'Autriche, le 20 avril 1792, est proclamé le troisième principe fondateur de la Révolution, la fraternité. Cela a engendré chez un sentiment d'orgueil, de supériorité à l'égard de ceux qui ne partagent par leurs idées; qui s'y opposent; qui essuient des défaites face à eux sur les champs de bataille, comme les armées contre-révolutionnaires. Ils affirment ainsi la primauté de l'intérêt national face à toutes les couches sociales de la nation ainsi que face aux autres nations de la planète, en un mot leur nationalisme. Ce dernier s'accompagne de la conviction qu'il est nécessaire de se concentrer sur l'effort militaire; come le dit Trubert, au milieu d'une discussion animée à sa section:

Citoyens, moins de bruit et plus de besogne! C'est avec des canons, et non avec des crialleries que l'on sauvera la France<sup>51</sup>.

Et, plus loin, il ajoute:

<sup>48</sup> *Ivi*, p. 437.

<sup>49</sup> *Ivi*, p. 534.

<sup>50</sup> Cf. lexème nation, dans le *Grand Usuel Larousse*, dictionnaire encyclopédique, vol. IV, Paris, Larousse Bordas, 1997, p. 5070.

<sup>51</sup> *Ivi*, p. 503.

Ce n'est pas avec des criaileries mais avec du fer et des lois qu'on fonde les empires...<sup>52</sup>.

En un mot, il entrevoit déjà une souveraineté de la France s'étendant au-delà de ses frontières, la Révolution irradiant vers le monde par la force de ses armes et de ses institutions, donnant naissance à un nouvel empire. Évariste Gamelin quant à lui accueille avec joie la nouvelle des victoires françaises à l'intérieur et à l'extérieur, et exalte la République, en particulier sa puissance militaire:

Le jour est proche où la République triomphante montrera sa clémence. Pourquoi faut-il que l'audace des conspirateurs grandisse à mesure que la République croît en force et que les traîtres s'étudient à frapper dans l'ombre la patrie, alors qu'elle foudroie les ennemis qui l'attaquent à découvert?<sup>53</sup>.

Le jacobins obtiennent des victoires militaires qui font dériver la Révolution vers le goût des armes, de la guerre. Après leur chute, ce militarisme s'accroît, comme le révèle le père d'Élodie à Desmahis:

Le marchand d'estampes, qui connaissait le public, avertit Desmahis qu'il lui donnerait désormais à graver des sujets militaires.

«Il va nous falloir des victoires et des conquêtes, des sabres, des panaches, des généraux. Nous sommes partis pour la gloire. Je sens cela en moi; mon cœur bat au récit des exploits de nos vaillantes armées. Et quand j'éprouve un sentiment, il est rare que tout le monde ne l'éprouve pas en même temps. Ce qu'il nous faut, ce sont des guerriers et des femmes, Mars et Vénus»<sup>54</sup>.

Ce marchand d'art invite le graveur à se consacrer à l'épopée, car elle traduit le goût du temps. Cette vogue est critiquée par Brotteaux des Îlettes. Il demeure plutôt sceptique face aux vainqueurs et à leurs laudateurs; qui plus est, il entrevoit la dérive dangereuse de ce phénomène:

C'est, depuis Homère, une étrange manie des poètes, dit-il un jour, que de célébrer les militaires. La guerre n'est point un art, et le hasard décide seul du sort des batailles. De deux généraux stupides, il faut nécessairement que l'un d'eux soit victorieux. Attendez-vous à ce qu'un jour un de ces porteurs d'épée que vous divinisez vous avale tous comme la grue de la fable avale les grenouilles. C'est alors qu'il sera vraiment dieu! Car les dieux se connaissant à l'appétit<sup>55</sup>.

<sup>52</sup> *Ivi*, p. 504.

<sup>53</sup> *Ivi*, p. 575.

<sup>54</sup> *Ivi*, p. 618.

<sup>55</sup> *Ivi*, p. 583.

La défense de la souveraineté nationale est en train de favoriser le triomphe du militarisme, le jacobinisme prépare l'avènement d'un protégé de Robespierre le jeune, lequel s'est déjà distingué au siège de Toulon assiégé par quatorze mille Anglais...<sup>56</sup>.

### **5. La transformation de la société selon des bases républicaines, la violence et la poursuite du bouc émissaire**

Pour faire accoucher leur pays d'une société nouvelle, les jacobins recourent à la violence:

Ces artisans du nouvel ordre des choses, si respectueux de la loi qu'ils demeuraient royalistes en 1791 et le voulaient être encore au retour de Varennes, par un attachement opiniâtre à la Constitution, amis de l'ordre établi, même après les massacres du champ de Mars, et jamais révolutionnaires contre la révolution, étrangers aux mouvements populaires, nourrissaient dans leur âme sombre et puissante un amour de la patrie qui avait enfanté quatorze armées et dressé la guillotine<sup>57</sup>.

La violence est omniprésente, et elle assume de multiples formes, que ce soient celles qui opposent les personnes entre elles, les groupes sociaux, les factions politiques, les groupements idéologiques, les nations, les croyances, d'où l'absence de tolérance à l'égard de l'autre, de calme social, de bon sens. Ce constat émerge dans le dialogue qu'échangent Brotteaux des Îlettes et le père de Longuemare:

«Quand je considère, dit Brotteaux, les événements qui nous ont mis au point où nous en sommes, doutant quel parti, dans la folie universelle, a été le plus fou, je ne suis pas éloigné de croire que ce fut celui de la cour.

– Monsieur, répondit le religieux, tous les hommes deviennent insensés, comme Nabuchodonosor, quand Dieu les abandonne»<sup>58</sup>.

L'ancien financier impute l'effacement de la raison en premier lieu à la cour, à la déchéance monarchique, fidèle en cela à l'idéologie du siècle des Lumières. De Longuemare l'attribue quant à lui à l'abandon de Dieu, qui est presque totalement absent chez les personnages du roman. L'évacuation du sacré s'accompagne donc de l'explosion de l'irrationnel, de la violence, ce qui nous fait penser aux thèses

<sup>56</sup> Cf. *ivi*, p. 501.

<sup>57</sup> *Ivi*, p. 537.

<sup>58</sup> *Ivi*, p. 546.



de René Girard à ce sujet<sup>59</sup>. Or, affirme en substance ce dernier, si l'homme abandonne la voie que lui indique Dieu, il en garde néanmoins l'image, fût-elle lointaine ou obscure; il ne peut s'empêcher de le désirer, de l'imiter en créant des divinités; en un mot, il se détourne de l'être, de la vérité pour embrasser des passions humaines, idolâtrer des idoles dans l'ici-bas, à commencer parfois par lui-même. L'essence de ce désir est un désir d'être, car tout désir est désir d'être, nous dit encore René Girard<sup>60</sup>; celui-ci est soumis à une médiation, et présente un caractère triangulaire: elle est externe, si le médiateur est hors de la portée du sujet, et interne si le médiateur est à la portée du sujet. On relève que les jacobins installent la section du Pont-Neuf dans l'ancienne église des barnabites, où la table de la *Déclaration des Droits de l'homme* prend la place de la *Bible* sur l'autel, et les statues de Brutus, Le Peltier et Jean-Jacques celles des saints<sup>61</sup>. Pour les jacobins, Rousseau est, sans conteste, le médiateur externe, l'intermédiaire entre la divinité et les hommes: à l'instar de Jésus sur le mont Thabor, Robespierre

gravit la montagne et annonce le Dieu de Jean-Jacques à la République attendrie<sup>62</sup>,

et il instaure une nouvelle religion, celle de l'Être suprême. Car, affirme Evariste Gamelin,

L'Être suprême est la source de toutes les vertus, et l'on n'est pas républicain, si l'on ne croit en Dieu<sup>63</sup>.

Et Robespierre est pour lui

Le nouveau sauveur, aussi zélé et plus perspicace que le premier<sup>64</sup>.

On constate son manque de clairvoyance dans ses jugements sur le genevois, et ensuite sur le leader jacobin. Cette incapacité à appréhender le réel apparaît également au sein du tribunal révolutionnaire appelé à juger un général vaincu:

Dans cette affaire tout était incertain, contesté, position des armées, nombre des effectifs, munitions, ordres donnés, ordres reçus, mouvements des troupes: on ne savait rien. Personne en comprenait rien à ces opérations confuses, absurdes, sans but, qui avaient abouti

<sup>59</sup> Nous renvoyons ici à l'oeuvre de ce philosophe, et en particulier à *La Violence et le Sacré*, Paris, Grasset, 1972.

<sup>60</sup> R. GIRARD, *Quand ces choses commenceront*, entretiens avec M. TREGUER, Paris, Arléa, 1994, p. 28.

<sup>61</sup> Cf. *Les dieux ont soif*, dans FRANCE, *Oeuvres IV* cit., p. 433.

<sup>62</sup> *Ivi*, p. 592.

<sup>63</sup> *Ivi*, p. 479.

<sup>64</sup> *Ivi*, p. 586.

à un désastre, personne, pas plus le défenseur et l'accusé lui-même que l'accusateur, les juges et les jurés, et, chose étrange, personne n'avouait à autrui qu'il ne comprenait pas<sup>65</sup>.

On assiste à l'explosion du désir mimétique: vu que personne ne parvient à comprendre quelque chose, à saisir un sens, il érige son voisin en modèle et calque sa position sur lui; le débat opposant l'accusation et le défense se double d'une joute entre les membres d'un même parti. Chacun devient un modèle et un rival pour son voisin, car il craint qu'il ne perce avant lui le mystère qui enveloppe cette affaire judiciaire. Qui plus est, chacun d'eux tend à oublier la cause qui provoque la rivalité pour subir la fascination de l'autre, se voir en lui, y perdre son identité. Les différences hiérarchiques, culturelles, sociales disparaissent. Comme le dit encore René Girard,

Chaque rival devient pour l'autre le modèle-obstacle adorable et haïssable, celui qu'il faut à la fois abattre et absorber<sup>66</sup>.

Cette réciprocité conflictuelle provoque l'indifférenciation généralisée, une violence effrénée. Cet épisode constitue un raccourci de la crise culturelle et sociale qui s'abat sur le pays, de la 'folie universelle' pour reprendre l'expression de Brotteaux des Îlettes<sup>67</sup>. Ce dernier en impute la cause au parti de la cour, comme la plupart de la population. La mère d'Évariste Gamelin, une femme du peuple, affirme elle-même:

Je n'aimais point l'Autrichienne: elle était trop fière et faisait trop de dépenses. Quant au roi, je l'ai cru bon, et il a fallu son procès et sa condamnation pour me faire changer d'idée<sup>68</sup>.

Ces coupables désignent des signes qui les distinguent des autres: Marie-Antoinette est reine, étrangère, hautaine et dépensière; Louis XVI, que l'on croyait bon, est convaincu de nombreux méfaits sanctionnés par la sentence du tribunal révolutionnaire. Sans doute les croyances collectives influencent-elles le jugement de cette femme du peuple; toujours est-il que la violence du peuple va s'abattre sur des êtres présentant des signes qui en font des victimes prédestinées. On reconnaît là les stéréotypes composant la persécution contre le bouc émissaire selon René Girard<sup>69</sup>. En mettant à mort le roi *imago Dei*, qui est à la fois

<sup>65</sup> *Ivi*, p. 535.

<sup>66</sup> R. GIRARD, *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, recherches avec J.-M. OUGHOURLIAN, G. LEFORT, Paris, Grasset, 1978, p. 34.

<sup>67</sup> Cf. citation 58, p. 546.

<sup>68</sup> *Les dieux ont soif*, dans FRANCE, *Oeuvres IV cit.*, p. 446.

<sup>69</sup> Cf. R. GIRARD, *Le Bouc émissaire*, Paris, Grasset et Fasquelle, 1982, p. 37.

modèle, maître et père, les jacobins deviennent tous orphelins d'un père dont ils viennent de faire trancher la tête, proclament leur liberté face à leur ancien maître, l'érigent en anti-modèle, remplacent le droit divin par le droit naturel. Le parricide témoigne de la liberté des citoyens se délestant de leur servitude, de leur position de sujets; de l'égalité dans les responsabilités; de la fraternité unissant tous ceux qui participent à cette décision ou qui l'approuvent. Le sacrifice de Louis XVI tend à instaurer l'uniformisation de tous ceux que lie la fraternité nouvelle, à les rendre semblables à 'des atomes homogènes indifférenciés et quasi indiscernables', pour reprendre les termes de Claude Polin<sup>70</sup>. D'où le retour de l'indifférenciation généralisée, de la violence effrénée; de la recherche des coupables présentant des signes de sélection victimaire; de la violence contre les nouveaux boucs émissaires. Parmi ceux-ci, on peut citer des religieux insermentés comme Longuemare; des aristocrates comme de Chassagne; des gens du peuple comme la veuve Meyrion; des prostituées comme Athénaïs; des adversaires politiques; plus en général tous ceux qui trahissent ou complotent contre la République, qui parfois se trahissent entre eux ou qui complotent les uns contre les autres. D'où l'interrogation angoissée d'Évariste Gamelin:

Où s'arrêtera l'exécrable enchaînement des traîtres trahis [...]?<sup>71</sup>.

Pour mettre fin à ces actions, Évariste Gamelin et les jacobins croient qu'il est indispensable de faire régner 'la Terreur salutaire' pour 'épurer la Convention', 'délivrer l'Etat de tous ses ennemis'<sup>72</sup>.

Il espère ainsi arriver au triomphe de la fraternité entre tous les membres de la nation. Dans l'oraison mentale qu'il adresse à Robespierre qu'il vient de croiser dans des jardins, il affirme:

J'ai vu ta tristesse, Maximilien; j'ai compris ta pensée. Ta mélancolie, ta fatigue et jusqu'à cette expression d'effroi empreinte dans tes regards, tout en toi dit: «Que la terreur s'achève, et que la fraternité commence! Français, soyez unis, soyez vertueux, soyez bons. Aimez-vous les uns les autres...»<sup>73</sup>.

Et il décide de suivre les desseins de son leader, d'exterminer ses adversaires pour favoriser l'avènement de la fraternité. Il n'éprouve aucune irrésolution en

<sup>70</sup> POLIN, *Retour à Proudhon?* cit., p. 12.

<sup>71</sup> *Les dieux ont soif*, dans FRANCE, *Oeuvres IV* cit., p. 588. Il faut relever la fréquence des sèmes renvoyant à l'idée de trahison ou de complot. Cf. pp. 434, 436, 501, 538, 575, 586, 587, 604, 605, 609, etc.

<sup>72</sup> Cf. *ivi*, pp. 604, 605.

<sup>73</sup> *Ivi*, p. 608.

pensant au sang qu'il va falloir encore verser pour la République, et trouve une justification dans le parallèle avec celui que fit verser l'Ancien Régime, reconnaissant ainsi implicitement une certaine similitude entre ces deux univers:

Quoi! l'ancien État, le monstre royal assurait son empire en emprisonnant chaque année quatre cent mille hommes, en en pendant quinze mille, en en rouant trois mille, et la République hésiterait encore à sacrifier quelques centaines de têtes à sa sûreté et à sa puissance? Noyons-nous dans le sang et sauvons la patrie...<sup>74</sup>.

Décidément 'les dieux avaient soif'<sup>75</sup>, les dieux ont soif. René Girard affirme à ce sujet que

Comme toujours, chacun prétend conclure la violence par une violence qui devrait être définitive mais qui perpétue la circularité du processus<sup>76</sup>.

D'où la surenchère de la violence, la recherche de nouveaux coupables, d'autres Boucs émissaires à sacrifier dans l'espoir d'atteindre la paix sociale. Or l'un des coupables qui présente maints signes de sélection victimaire est Robespierre; c'est l'anti-modèle tenu en échec par une majorité séditeuse, c'est le dictateur, le traître, le tyran, le roi, le pape, le dieu<sup>77</sup>. Il possède des caractéristiques qui le rapprochent de Louis XVI qu'il a envoyé à l'échafaud; et, par un effet de némesis, il va à son tour mourir sous la guillotine. Thermidor met fin au jacobinisme, à la Terreur, à la dictature de la liberté.

Anatole France condamne la tyrannie jacobine, une dictature de surcroît nimée de rousseauisme, et l'on sait qu'il qualifie Rousseau de 'jeanfesse qui prétendait tirer sa morale de la nature et qui en réalité la tirait de Calvin', de 'plat coquin' par la bouche de Brotteaux des Îlettes<sup>78</sup>.

## 6. Progrès, dynamisme, statisme

Les jacobins sont profondément convaincus qu'ils sont en train de jeter les bases, de créer un nouvel ordre qui constitue une avancée vers le bien-être pour tous, vers le progrès de l'humanité.

Répondant à sa mère qui déplore le grand dénuement dans laquelle elle se débat, Évariste Gamelin prophétise:

<sup>74</sup> *Ivi*, p. 605.

<sup>75</sup> *Ivi*, p. 497.

<sup>76</sup> GIRARD, *Le Bouc émissaire* cit., p. 251.

<sup>77</sup> *Les dieux ont soif*, dans FRANCE, *Oeuvres* IV cit., pp. 608, 609.

<sup>78</sup> *Ivi*, pp. 479, 580.

Qu'importent nos privations, les souffrances d'un moment! La Révolution fera pour des siècles le bonheur du genre humain<sup>79</sup>.

Cette prédiction est infirmée par le père d'Élodie qui esquisse le tableau d'une Révolution exténuée, à bout de souffle:

Vous êtes dans le rêve; moi, je suis dans la vie. Croyez-moi, mon ami, la Révolution ennuie: elle dure trop. Cinq ans d'enthousiasme, cinq ans d'embrassades, de massacres, de discours, de Marseillaise, de tocsins, d'aristocrates à la lanterne, de têtes portées sur des piques, de femmes à cheval sur des canons, d'arbres de la liberté coiffés du bonnet rouge, de jeunes filles et de vieillards traînés en robes blanches dans des chars de fleurs; d'emprisonnements, de guillotine, de rationnements, d'affiches, de cocardes, de panaches, de sabres, de carmagnoles, c'est long! et puis l'on commence à n'y plus rien comprendre. Nous en avons trop vu des ces grands citoyens que vous n'avez conduits au Capitole que pour les précipiter ensuite de la roche Tarpéienne, Necker, Mirabeau, La Fayette, Bailly, Pétion, Manuel, et tant d'autres. Qui nous dit que vous ne préparez pas le même sort à vos nouveaux héros?...<sup>80</sup>.

Malgré sa foi jacobine, le jeune militant reconnaît que l'élan révolutionnaire a considérablement faibli au cours des derniers temps, que les foules passent par fois de la passion à l'indifférence:

Hélas! Il n'était que trop certain qu'à l'enthousiasme de la première heure succédait l'indifférence générale, et qu'on ne reverrait plus les grandes foules unanimes de 89, qu'on ne reverrait plus les millions d'âmes harmonieuses qui se pressaient en 90 autour de l'autel des fédérés<sup>81</sup>.

Or lui aussi a changé, brûlant parfois ce qu'il a adoré jadis. Il lui arrive un jour de lancer une diatribe contre 'les complots des brissotins, les trahisons des Pétion et de Roland'<sup>82</sup>, avant d'entreprendre le dithyrambe de Marat et de Robespierre, ce qui suscite les paroles de reproche de sa mère consciente elle aussi qu'il vit dans un monde de chimères, dépourvu de réalité et qu'il se laisse séduire par les idoles du temps:

Laisse donc, Évariste: ton Marat est un homme comme les autres, et qui ne vaut pas mieux que les autres. Tu es jeune, tu as des illusions. Ce que tu dis aujourd'hui de Marat, tu l'as dit autrefois de Mirabeau, de La Fayette, de Pétion, de Brissot<sup>83</sup>.

<sup>79</sup> *Ivi*, p. 446.

<sup>80</sup> *Ivi*, p. 455. Il est intéressant de relever que les adversaires de Robespierre adoptent les mêmes images quelques jours avant Thermidor: 'la roche Tarpéienne est près du Capitole' (p. 609).

<sup>81</sup> *Ivi*, p. 457.

<sup>82</sup> *Ivi*, p. 443.

<sup>83</sup> *Ibidem*.

Et il modifiera de nouveau son opinion sur Robespierre, lorsque au moment de l'insurrection communarde contre les vainqueurs de Thermidor, il constatera que:

[Robespierre] Il parle purement, abondamment. Ceux qui sont là, qui ont joué leur vie sur sa tête, s'aperçoivent, épouvantés, que c'est un homme de parole, un homme de comités, de tribune, incapable d'une résolution prompte et d'un acte révolutionnaire<sup>84</sup>.

Il passe d'une illusion à une désillusion pour renaître à une autre illusion. Lui lutte pour la construction d'un nouvel ordre, et il ne peut que constater la résurgence de l'ancien:

Gamelin ne put se défendre de remarquer avec quelque déplaisir combien ces magistrats de l'ordre nouveau ressemblaient d'esprit et de façons aux magistrats de l'Ancien Régime. Et c'en étaient: Herman avait exercé les fonctions d'avocat général au conseil d'Artois et Fouquier était un ancien procureur du Châtelet. Mais Évariste Gamelin croyait à la palin-génésie révolutionnaire<sup>85</sup>.

La réapparition du même, ou l'éternel retour. Dynamisme et statisme. La dynamique du progrès est contrecarrée par celle de la régression, l'existence de la révolution est menacée par les forces contrerévolutionnaires. Et elle n'apparaît aux yeux de certains que comme la contrefaçon de l'Ancien Régime, en particulier dans le domaine de la justice. Essayant de saisir l'évolution de la Révolution, d'en faire un bilan, Brotteaux des Ilettes aboutit à un constat de faillite:

Le plus probable, à mon avis, c'est que le Tribunal révolutionnaire amènera la destruction du régime qui l'a institué; il menace trop de têtes. Ceux qu'il effraie sont innombrables; ils se réuniront et, pour le détruire, ils détruiront le régime. Vous avez fait nommer le jeune Gamelin à cette justice. Il est vertueux: il sera terrible. Plus j'y songe, ma belle amie, plus je crois que ce tribunal, établi pour sauver la République, la perdra. La Convention a voulu avoir, comme la royauté, sa chambre ardente, et pourvoir à sa sûreté par des magistrats nommés par elle et tenus dans sa dépendance. Mais que les grands jours de la Convention sont inférieurs aux grands jours de la Monarchie, et sa chambre ardente moins politique que celle de Louis XIV!<sup>86</sup>.

Cette affirmation contenant un éloge d'une émanation du pouvoir absolutiste de droit divin qu'est le roi Soleil dénote une grande liberté d'esprit, et simultanément une profonde hostilité contre une institution qui assure le nouvel ordre. Comment expliquer cette attitude contre-révolutionnaire chez un homme nourri

<sup>84</sup> *Ivi*, p. 613.

<sup>85</sup> *Ivi*, p. 499.

<sup>86</sup> *Ivi*, p. 522.

de la pensée de Voltaire, Helvétius, Diderot, d'Holbach, Boulanger, Lalande, Dupuis?<sup>87</sup>. Sans aucun doute dans le syncrétisme de raison et de religiosité qu'il perçoit dans le jacobinisme, comme il le dit lui-même à Évariste Gamelin:

J'ai l'amour de la raison, je n'en ai pas le fanatisme, répondit Brotteaux. La raison nous guide et nous éclaire; quand vous en aurez fait une divinité, elle vous aveuglera et vous persuadera de crimes<sup>88</sup>.

On entrevoit ici la critique voilée contre le culte de l'Être suprême, le dogmatisme, les attentats à la liberté individuelle, en un mot le rousseauisme qui irrigue, voire inonde le jacobinisme.

## 7. Et pour finir...

En cette année 1912 qui célèbre le bicentenaire de la naissance de Jean-Jacques Rousseau, Anatole France réfute son héritage ainsi que celui de ses disciples jacobins. Il accuse Robespierre et ses partisans d'avoir jeté les bases d'une nouvelle tyrannie, caractérisée par l'abus du pouvoir et par la violence; pour reprendre les termes de Marie-Claire Bancquart<sup>89</sup>, une tyrannie qui fut sous certains aspects plus néfaste que l'Ancien Régime. Il leur reproche en filigrane d'avoir voulu accélérer la marche de l'histoire, et par leur échec d'avoir favorisé le retour du passé, de ses spectres. Il reconnaît cependant à Robespierre et à ses partisans le mérite d'avoir soutenu les idées exprimées par la Déclaration des droits de l'homme face à la coalition des monarchies européennes, et d'avoir favorisé la science et les arts;

Le temps était mauvais pour les artistes. Ce n'était pas, sans doute, la faute de la Convention, qui lançait de toutes parts des armées contre les rois, qui, fière, impassible, résolue devant l'Europe conjurée, perfide et cruelle envers elle-même, se déchirait de ses propres mains, qui mettait la terreur à l'ordre du jour, instituait pour punir les conspirateurs un tribunal impitoyable auquel elle allait donner bientôt ses membres à dévorer, et qui dans le même temps, calme, pensive, amie de la science et de la beauté, réformait le calendrier, créait des écoles spéciales, décrétait des concours de peinture et de sculpture, fondait des prix pour encourager les artistes, organisait des salons annuels, ouvrait le Muséum et, à l'exemple d'Athènes et de Rome, imprimait un caractère sublime à la célébration des fêtes et de deuils publics<sup>90</sup>.

<sup>87</sup> Cf. *ivi*, p. 580.

<sup>88</sup> *Ivi*, p. 479.

<sup>89</sup> Cf. note 4.

<sup>90</sup> *Ivi*, p. 440.